

LE DON

Le Don

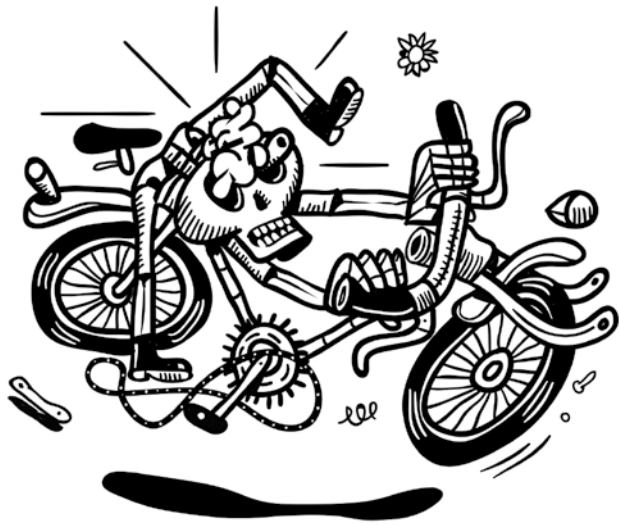
Pablo Cueco

dessins de
Rocco

Le Don © Pablo Cueco
Illustrations internes et couverture © Rocco
Qupé éditions © 2021

« Le Code de la propriété intellectuelle n'autorise que les copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective (article L. 122-5) ; il autorise également les courtes citations effectuées dans un but d'exemple ou d'illustration. En revanche, toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou des ayants-droit ou ayants-cause est illicite (article L. 122-4 du Code de la propriété intellectuelle). Elle constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants. »

Qupé



1 – La révélation

J'ai mes habitudes. Comme tout le monde, ou au moins comme beaucoup. Je passe tous les jours aux mêmes endroits, aux mêmes heures. Je vois les mêmes gens. Je fais les mêmes choses. Je marche dans les mêmes rues. Je vais dans les mêmes bistros. J'y bois la même chose et j'y croise les mêmes gens. Une vie tranquille, sans histoires, sans panache et sans surprise. Une routine qui semble devoir se poursuivre sans fin ; cycle éternel des jours, des nuits, du boulot, du bus, du dodo, de l'apéro et du reste... Mais rien n'est sûr et rien ne dure en ce bas monde...

Tous les matins, je me trouve au même arrêt de bus, debout sur le bord du trottoir. J'y retrouve un voisin. Nous échangeons rituellement sourires convenus et petites phrases anodines sans lendemain. C'est un bon vivant sympathique et avenant, doté d'un embonpoint plus que généreux qui vit dans le même coin que moi et travaille dans le même coin que moi aussi. Ce qui nous fait deux coins en commun. Du coup on prend le bus ensemble, à la même heure pour aller aux mêmes endroits. On se voit aussi au rade de temps en temps. En alternant les tournées, on y échange sur le reste. Rien d'éclatant ou de passionnant. Souvenirs à la con ou projets merdiques, passés foutus et avenir sans suite. Condamnés à la vie de tous les jours. L'ordinaire est notre lot. Enfin ça, c'était avant...

Un matin comme les autres, on attend tranquillement le bus avec mon voisin... Un gars à vélo arrive vers nous à toute vitesse, nous passe au ras en ralentissant légèrement, tape avec le dos de la main sur le ventre proéminent de mon compagnon d'attente et poursuit

sa route en poussant des cris de joie. Mon voisin reste béat d'incompréhension. Il est stupéfait et sans doute un peu vexé. Le bus arrive. On monte et on oublie vite.

Un autre jour, même heure, même endroit, même scène. Puis une autre fois, puis une autre encore... Toujours le même cycliste et toujours le même scénario... Le rituel est d'autant plus humiliant qu'il devient récurrent. Il est clair que mon voisin commence à en avoir gros sur la patate.

Un autre jour encore, je vois arriver le cycliste, mais reste incapable de réagir, comme hypnotisé. J'assiste à nouveau à son jeu malsain. Quand il s'éloigne, je me réveille enfin et lui crie :

– Pourquoi ?

Il se retourne en riant et me répond en continuant à pédaler à toute vitesse :

– Ça porte bonheur !

Un grand point d'interrogation prend alors la place de mon indignation...

À force, mon compagnon d'attente victime de tapotage diurne déprime. Quand je le retrouve à l'arrêt de bus, il est au bord des larmes, il tremblote, il transpire, il peut à peine parler... Et après le passage du cycliste, c'est pire. On échange quelques mots de consolation, mais manifestement, ce n'est pas à la hauteur.

Je fais quelques recherches... Je ne trouve rien... *Tapotage de ventre* : Rien... *Tapotage de ventre rebondi* : Rien... *Tapotage bedaine* : Rien... *Porte-bonheur tapotage* : Rien... *Ventre rebondi porte-bonheur* : Rien... *Surcharge pondérale tapotage porte-bonheur* : Toujours rien... Rien de rien... La misère...

La scène se répète presque chaque matin. Cela finit par m'obséder. Je n'aime pas du tout qu'une énigme me résiste. Je déteste cette interrogation qui tourne sans fin... La scène est toujours identique, méticuleusement reproduite. Nous sommes à chaque fois pris par surprise ou pétrifiés. Et la réponse à nos questions est toujours la même : des rires et des cris suivis d'un « Vive le bonheur ! » désinvolte et moqueur.

Et puis une phrase au détour d'un repas au resto chinois : « Toucher le ventre du Bouddha porte bonheur... » Cette vertu de la bedaine céleste se serait transmise, par une sorte de métaphore formique, aux ventres rebondis laïques ainsi qu'aux femmes enceintes. Oh yeah ! Nous y étions, sûr de sûr ! Fini le doute et le mystère ! Le savoir est source de félicité...

Dans la nuit, j'ai un pressentiment. Quelque chose est en train de se passer. Je ne sais pas quoi, mais je sens que c'est important et que je dois y être disponible.

Le lendemain, armé de mon savoir nouveau, je suis en poste à l'avance, réveillé, levé, lavé avant l'heure et prêt à recevoir dignement le sinistre et irrespectueux bouddhiste.

Je me tiens légèrement en retrait, dissimulé par la silhouette de mon compagnon de voyage, anonyme dans la petite foule des voyageurs. Je le vois de loin... Je sens son approche... Je retiens ma respiration... Je sais d'avance le moment précis où il va obliquer vers nous, un sourire narquois se dessinant sur son visage à l'idée de son forfait... Ça y est, il est presque sur mon voisin... C'est très rapide : juste au moment où il va tendre son bras pour tapoter le ventre de sa victime du dos de la main, je surgis et m'avance vers lui. Tout est conclu, déjà écrit, inéluctable. L'effet de surprise provoque un léger décalage et le déstabilise. Sa bicyclette fait un petit écart qu'il ne peut contrôler, sa roue avant glisse sur la chaussée, il cherche à redresser, en fait trop, y arrive presque... Je refais un pas de travers, comme pour l'aider... Contre-pied et surdéstabilisation... Sa roue avant se met en travers, il vole-plane et se prend en pleine tronche le bus qui arrive.

Le gros reste tétanisé. Il n'a rien compris à la scène à laquelle il vient d'assister, mais pour la première fois depuis longtemps, un petit sourire illumine son visage.

Je me précipite pour aider, comme tous les présents. Ce n'est pas bien beau : le cycliste a du sang qui lui coule du nez et des oreilles, la tête pas vraiment dans l'axe, un son bizarre qui sort de sa poitrine... Mauvais

présages... Je m'approche lentement et le regarde dans les yeux. Je lui glisse doucement à l'oreille :

– Fallait pas déconner avec le Bouddha...

Il me regarde hagard et il rend l'âme. Je lui ferme les yeux et m'évapore quand les secours arrivent. Trop tard...

Trop tard pour lui, mais pas pour tout le monde. Ma vie venait de basculer. La sienne aussi, c'est sûr, mais pour moi, c'était comme une nouvelle naissance. En conscience, ce coup-là... et aux premières loges. Pour une fois, je ne ratais pas le début de l'histoire. J'ai tout largué pour recommencer cette nouvelle vie qui s'annonçait. Ça sentait l'aventure. Toucher le ventre du Bouddha, peut-être que ça porte bonheur, en fait... Mais à qui ?

2 – Les premiers pas



Je suis né tueur sur le tard. Une renaissance. Ce n'était pas le projet d'une vie, ça m'est tombé dessus par hasard... J'aime tuer parce que je le fais bien. Aucun effort, c'est naturel, direct, sans affect... Le plaisir vient de là : on ne peut pas passer à côté de son propre don. Certains disent, qui ne savent pas, « le génie, c'est dix pour cent de talent et quatre-vingt-dix pour cent de travail ». Ce n'est pas comme ça. Chez moi, en tout cas, c'est cent pour cent de talent et deux cents pour cent de plaisir. Voilà, la recette miracle ! L'irremplaçable mantra du génie humain révélé. Le plaisir sans effort : le don.

C'est arrivé d'un coup, mais ça venait de loin. Déjà tout petit, c'est moi qui tuais les petits chats de trop, ceux qu'on n'avait pas pu donner. Je faisais ça à l'éther,

dans un bocal... Pas de souffrances, pas de problèmes. Je n'aimais pas vraiment ça, mais ça ne me gênait pas. C'était pour moi chose facile.

Quand le chat a bouffé les canaris de la famille, c'est moi qui l'ai puni, de mon propre chef. Je l'ai pris par la queue et je l'ai fait tourner dans l'air, comme une espèce de fronde, et quand je l'ai lâché, il est allé se fracasser contre le mur. C'était dégueulasse. J'ai nettoyé ; ça ne me dérangeait pas...

Un jour, j'ai fait cuire le chien du voisin, un doberman qui terrorisait tous les mômes du quartier. J'ai fait ça dans le four du céramiste local. C'était marrant... Ça monte vachement haut en chaleur, ces appareils. Au début il gueulait comme pas possible, le méchant chien, mais après il s'est calmé sérieux. À la fin, il ne restait qu'une espèce de poudre de chien en forme de doberman. C'était beau. Personne ne m'a jamais soupçonné : ils ont tous pensé à un accident. Qui eut cru qu'un gamin pouvait faire entrer un clébard aussi féroce dans un four, l'enfermer, allumer ? Et voilà... Je n'avais rien prémédité, c'était simplement une occasion à ne pas manquer. Je ne l'avais pas fait entrer, il était venu tout seul. Il m'a suffi de refermer la porte. L'allumage du four ? Une inspiration, sans plus. J'avais vu faire...

Il y a eu aussi les poissons rouges de ma tante, que j'ai bouffés tout crus, pour convaincre mon frère et mon cousin que c'était possible. On nous avait raconté que les Japonais mangeaient le poisson comme ça, sans le faire cuire. Moi, j'y croyais ; eux non. La tante a gueulé comme pas permis... Mais trop tard. Je n'ai même pas été malade. Par contre, je conseille pas : le poisson rouge, c'est pas terrible au goût.

En revanche, le lapin, même quand c'est un animal de compagnie, reste très bon. La copine de collègue qui m'avait demandé de m'occuper de son chéri en pleure encore, je pense. J'avais vu ma grand-tante à l'œuvre, à la campagne : un bon coup derrière la tête, et puis on suspend par les pattes arrière et on enlève un œil au

couteau, avec un récipient en dessous pour récupérer le sang. Pour la sauce... Elle s'est évanouie, la copine, quand elle a vu ça. Moi, j'en ai profité pour mettre l'animal à cuire. À la cocotte, avec des champignons ! Délicieux. Elle n'a pas voulu goûter. Ni me revoir.

Il y a eu plus chaud, plus tard... Le pote de lycée qui avait chopé le cancer, modèle sans sortie de secours... Quinze piges, le gars, et encore puceau... Le truc bien dégueu. Sans espoir... Impossible de rester indifférents. On ne pouvait pas ne pas intervenir. Avec les copains, on s'est cotisés et on lui a offert une bouteille de whisky, quelques grammes de poudres variées, des pilules magiques et quelques autres trucs à fumer et à boire. Il a picolé un bout et ensuite les copines se sont occupées de lui. Un truc à plusieurs, le grand jeu... Il a assuré sérieux, il paraît... Les pilules magiques ont dû aider un peu aussi. Je suis repassé au petit matin et je l'ai fini « à l'oreiller », sans douleur, pendant son sommeil. J'avais pas prévu, mais ça m'a semblé la chose à faire.

J'étais prêt pour le suivant. Un pion du lycée un peu dépressif, un peu beaucoup, en fait. Sa nana venait de le balancer, il gueulait sans cesse... Il allait se buter, se fumer, se flamber, se noyer, se griller... Le reste du temps, il pleurait comme un goret. Il avait l'air de vouloir en finir une bonne fois pour toutes. Il ne lui manquait qu'un peu de détermination, de courage ou de sens pratique. Alors, quand je l'ai vu sur le toit du lycée, tout au bord, en larmes comme d'habitude, je suis monté voir.

Il m'a dit :

– N'approche pas ! Je vais sauter !

Je lui ai répondu :

– Donne-moi la main, je vais t'aider.

Il m'a regardé à travers ses larmes et il m'a dit :

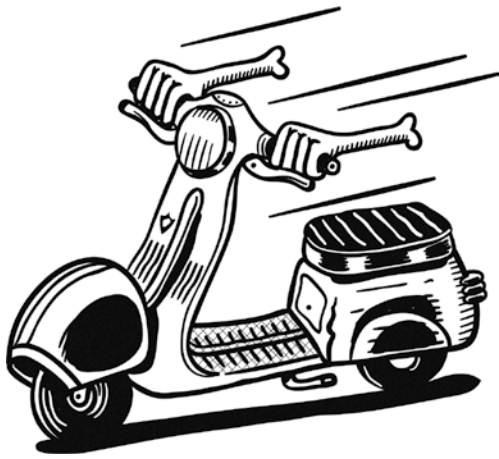
– Merci, heureusement que tu es là, je ne sais pas ce que j'aurais fait sans toi.

Et il m'a tendu la main. Je l'ai pris par le bras et je l'ai poussé en bas, comme il voulait. Il est mort en arrivant

à l'hôpital. Le lycée n'avait qu'un étage : un peu court pour mourir sur le coup... La mort propre, c'était raté. Une erreur de jeunesse. Mais l'assistance au suicide par pure bonté d'âme, c'était risqué quand même : on aurait pu se méprendre et croire à un homicide.

Rendre service... J'ai toujours été au rendez-vous. Une copine était embêtée. Un mal-éduqué l'avait engrossé. À force de câlins et d'embobinages, la forteresse était tombée. Quelques petites minutes d'amour pur, et neuf mois de grossesse. Bien seule la pauvre : le malotru avait disparu de la circulation, comme il se doit. Elle avait réussi à cacher son « état » à ses parents ; des cathos frénétiques qui n'auraient rien compris de toute façon. Je ne sais pas comment, ils avaient pu rater ça... Faut dire qu'ils étaient tous miros dans la famille... Et radins aussi, il n'y avait jamais de lumière dans la maison : c'est cher, l'électricité. Et puis, ils ne se parlaient pas du tout et ne se voyaient pas beaucoup. Alors, je suppose qu'il lui avait suffi de s'habiller large et de raser les murs. Elle avait fini par accoucher en cachette, chez une cousine chez qui elle avait passé quelques jours, sous prétexte de révisions... Toujours est-il qu'elle m'a demandé, comme un service, de m'occuper de son nouveau-né clandestin. Ni une ni deux. Toujours prêt pour aider les amis... J'ai fait comme pour les chatons : à l'éther. Il a fallu adapter la dose, mais ça s'est passé impeccable. Un sac-poubelle, et direct à la benne... Sans douleur, sans bavure... Travail d'amateur, mais d'amateur éclairé. Elle, je l'ai jamais revue ; je crois qu'elle est rentrée dans un établissement un peu psychiatrique tenu par des sœurs, le modèle pour cathos mystiques. Elle ne m'a même pas dit merci. Rien. Les gens sont ingrats, parfois. Surtout les filles, j'ai remarqué. Mais pas seulement.

Bon, des histoires comme ça, il y en a eu. Mais le vrai truc, la révélation, c'est avec le bouddhiste à pédales que ça s'est fait. J'avais un peu oublié tout ça. C'est revenu à ma mémoire d'un coup. Le Bouddha m'a montré la voie. Et pas que la voie de bus...



3 – Le grand sommeil

Mon don n'a plus trop fait parler de lui après l'épisode de l'avortement tardif. Ça avait quand même fait un peu de bruit dans le landau-land local. Les femelles de tous âges me regardaient d'un drôle d'air. Heureusement la famille a déménagé, et moi avec. La tension s'est relâchée... L'oubli est facile.

Je me suis alors mis, comme qui dirait, en veilleuse. Bien sûr, il y avait toujours ce truc des malheurs et des morts qui me laissaient indifférent, l'œil sec et le cœur étanche. J'ai dû apprendre à pleurer sur commande pour ne pas inquiéter mon monde. Au début, j'avais ma petite méthode : un demi-oignon dans la poche qu'il suffit de caresser du bout des doigts avant de se frotter un peu les paupières pour obtenir des yeux bien rouges et embués de larmes. Aux moments cruciaux, on fait la tronche du mec qui a bouffé un truc pas frais et on renifle un peu comme si ça fouettait grave. Il faut s'entraîner devant la glace pour que ça soit parfait, mais ça vient vite. Après, quand on a bien pratiqué, ça va tout seul. Même plus besoin d'oignon. Autour de moi, on se doutait bien que j'avais quelque chose de

différent, mais on n'était pas sûr, et on n'avait pas forcément envie de savoir.

Quand ils ont tué le cochon, pendant les vacances, dans la résidence secondaire, j'étais le seul à ni pleurer, ni vomir, ni détourner les yeux. C'est moi qui ai assuré. Pourtant c'était bien dégou... Le pauvre porc condamné à mort qui court partout en gueulant. Le « tueur » qui doit s'y reprendre à autant de fois que de verres bus avant la « cérémonie ». Moi, ça me faisait marrer le bourreau bourré. Le pro désespéré, je le trouvais plutôt sympa. Et puis l'animal qui n'en finit pas de mourir, le sang qui coule sans fin, les râles, les soubresauts, l'odeur... Et après il faut faire le boudin, découper la bête et faire le partage. J'étais le seul Parisien à rester jusqu'au bout. Les autres n'ont pas tenu le coup, même ceux qui étaient nés à la campagne. Tous à courir gerber dans les coins. Une vraie chorégraphie... Bon avec ça, j'avais le respect de la paysannerie locale, même s'ils me regardaient un peu par en dessous. Ils n'en connaissaient pas beaucoup, des citadins capables de découper mentalement les bêtes sur pied, dans le pré ou à l'étable...

Rumsteak, filet, filet mignon, carré, gigot, contre-filet, poire, hampe, araignée, fausse araignée, merlan, tranche, surprise, paleron, macreuse, bas de carré, gîte, côtes, basses côtes, plat de côte, côtelettes, onglet, ris, rognons, fraise, amourettes, langue, joue, oreilles, pieds, rouelle, queue, jarret, foie, cœur, cervelle, rate, rognons blancs, épigramme, épaule, bavette... Je les voyais qui broutaient... J'en salivais d'avance.

C'était pareil pour les enterrements, les malades, les blessés... Ce n'est pas que je n'aurais pas eu de la peine ou que ça m'aurait laissé froid. Non, mais ça ne me touchait pas comme les autres. Je trouvais ça normal, naturel. Mon entourage était un peu gêné aux entournares, parfois. Mais, en vrai, ça arrangeait tout le monde d'avoir quelqu'un pour qui ce n'était pas un problème de « s'en occuper ».

Ils m'ont même inscrit un moment à un truc de secouristes. Je me suis bien marré : les blessés avec des angles inhabituels, les vieux avec des couleurs pas possibles, les brûlés... J'ai tout de suite été repéré comme un bon élément. J'étais le mec le plus fiable : sang-froid, jugement sûr, jamais la main qui tremble pour une couture, une piqûre ou un pansement, etc. J'étais sur tous les coups. Ils m'ont même engagé avec un petit salaire, avec un statut genre vacataire-stagiaire. Très vite, j'ai été aux premiers soins des accidentés de la route. Ce n'était pas toujours très drôle, surtout les horaires, mais il y avait des bons moments... Ceux qui étaient trop avancés, je les finissais sur place, histoire de leur éviter une vie de souffrances inutiles ; sans parler des familles. Un bon cercueil c'est quand même mieux qu'un légume sur lit médicalisé. Plus digne aussi. Ça a dû finir par se voir un peu : un jour ils m'ont viré sans explications. Je n'étais pas content, mais en même temps, je me voyais pas leur coller un procès aux prud'hommes.

Après ça, il ne s'est pas passé grand-chose dans ma vie : des études moyennes, des diplômes sans intérêt, un boulot à la con... Des habitudes, de l'ennui, de la banalité... La mort en revolving... Une vie à petit feu... La vraie, la mienne, était en jachère.

Mais j'étais prêt sans le savoir. Pas besoin de stage de formation ou de reconversion ! À la niche, les conseillers d'orientation, assistants sociaux soucieux, gurus des comptoirs et guides spirituels ! Ça pouvait changer sans délai ! C'est ce qui est arrivé avec ce putain de cycliste. Un réveil, une prise de conscience, une mutation instantanée, une révélation...

Mais, même si mon cœur était sûr de lui, même si mon esprit ignorait le doute, ma raison demandait confirmation. Il me fallait vérifier avant de m'engager complètement. Un reste d'éducation dont il fallait bien se débarrasser : le bonheur a toujours un prix et, dans mon cas, je savais que ce ne serait pas le Prix de Camaraderie...